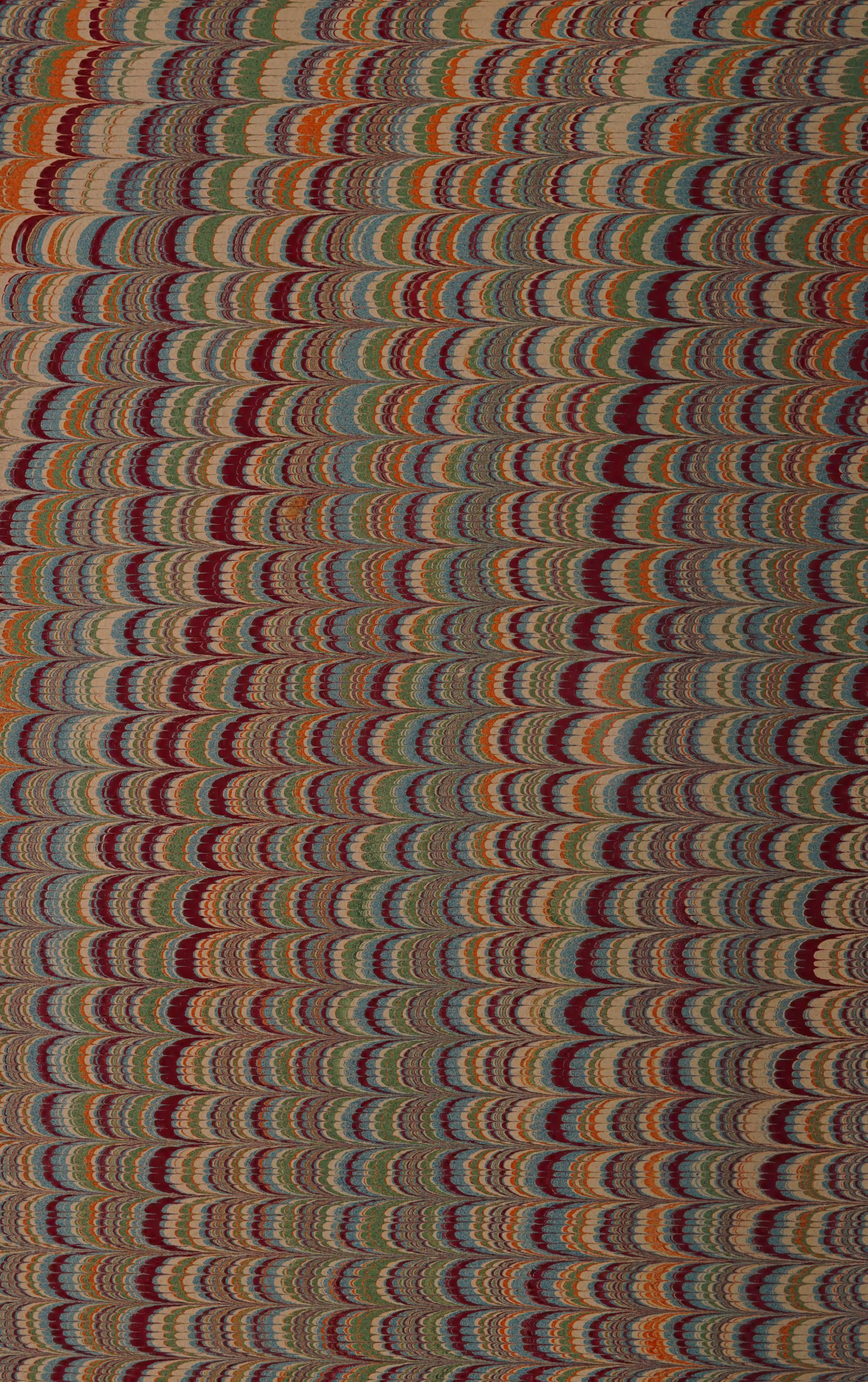
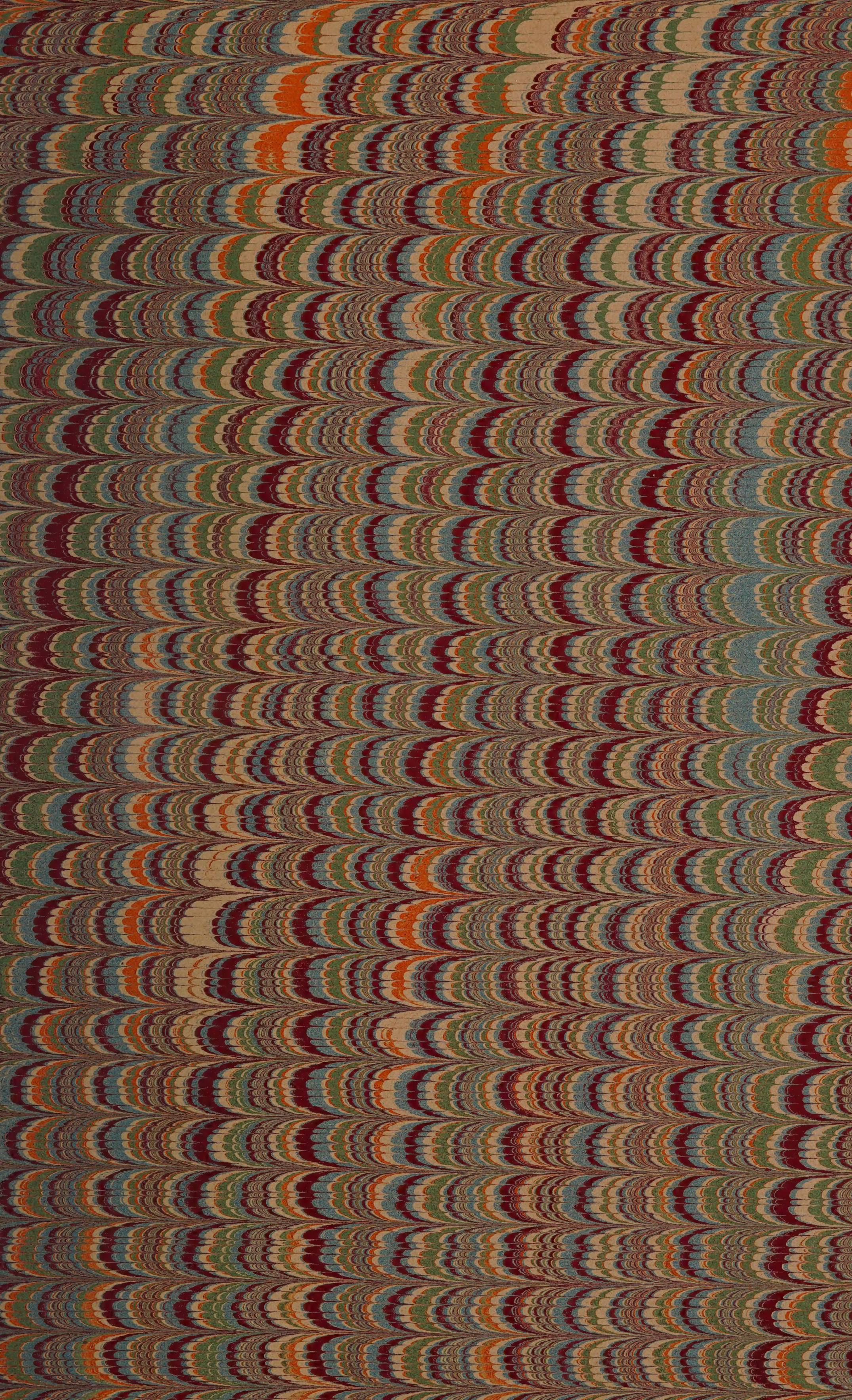




COLLECTION

Auguste Rousseau

COLLECTION

AUGUSTE ROUSSEAU

TABLEAUX

Aquarelles — Pastels — Dessins



PRÉFACE ET ÉTUDES

PAR

L. ROGER-MILÈS

CONDITIONS DE LA VENTE

Elle sera faite au comptant.

Les acquéreurs paieront *cinq pour cent* en sus des adjudications.

Paris. — Imp. Georges Petit.

CATALOGUE

DE

TABLEAUX

Aquarelles, Pastels, Dessins

PAR

BONVIN, BOUDIN, COROT,
DELACROIX, DAUBIGNY, DIAZ, J. DUPRÉ, FANTIN-LATOUR,
ISABEY, JONGKIND, RAFFET, RIBOT,
TH. ROUSSEAU, TROYON

Composant la Collection de

M. AUGUSTE ROUSSEAU

ET DONT LA VENTE AURA LIEU

GALERIE GEORGES PETIT

8, Rue de Sèze, à Paris

Le Vendredi 9 Mars 1900

A 3 HEURES

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me PAUL CHEVALLIER
10, rue Grange-Batelière, 10

Me GEORGES DUCHESNE
6, rue de Hanovre, 6

EXPERTS

M. HENRI HARO
14, rue Visconti, et 20, rue Bonaparte

M. GEORGES PETIT
12, rue Godot-de-Mauroi, 12

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Mercredi 7 Mars 1900, de 1 heure à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Jeudi 8 Mars 1900, de 1 heure à 6 heures.*



PRÉFACE

Dans ses Petits Souvenirs, *Jules Janin, parlant de la façon dont, au XVI*[e] *siècle, on encourageait les artistes, écrit cet aphorisme : « Acheter un tableau à un peintre, c'est payer une dette nationale. »*

Voilà certes une formule heureuse et fière, et tous, nous serions dans la joie si les choses se passaient ainsi. Mais tous les amateurs n'ont pas les mêmes dispositions d'esprit, et il faut avec eux établir des classifications. Il y a, par exemple, l'amateur qui achète une œuvre célèbre pour l'éclat qui en peut rejaillir sur lui-même ; pour tirer, par conséquent, une satisfaction d'amour-propre, une fièvre d'orgueil de cette fantaisie qu'il n'estime pas à un prix excessif. Il lui suffit d'entendre autour de lui monter l'encens des complaisances flatteuses, chaque fois qu'il montre l'œuvre retentissante, pour se sentir grisé de sa propre gloriole ; mais il n'éprouve devant l'œuvre aucune sensation esthétique, quand il se trouve seul à la contempler. Ce n'est peut-être pas de cet amateur-là dont Janin aurait dit qu'il payait une dette nationale.

A côté de cet amateur, à qui il faut le grand orchestre de la renommée, il y a celui qui recherche sans bruit les artistes dont e talent l'émeut ; celui qui s'entoure de petits tableaux, cueillis

dans l'atelier et que personnne n'a vus ; de petits tableaux qui portent le reflet de l'art le plus élevé ; celui qui, en cette compagnie d'élite, fermant sa porte aux importuns et aux indiscrets, connaît l'adorable joie de reposer ses yeux sur des œuvres qu'il aime, et que seul il a le droit d'aimer. La renommée, il n'en a cure ; il s'est créé une volupté à lui, jalouse, silencieuse ; chaque jour il est revenu à ces petites merveilles, dont il est le gardien plein de sollicitude et chaque jour, depuis quarante ans, il a découvert en elles des qualités insoupçonnées la veille, des aperçus qui lui avaient échappé, des clartés subtiles dont son œil n'avait pas encore deviné la caresse.

Tel est le cas de M. Rousseau, dont la collection très remarquable est ici décrite. Ses tableaux, il ne les a pas exhibés : comme il connaissait bien les peintres, qui étaient ses peintres d'élection, il s'est entouré d'œuvres petites, pour la plupart, d'œuvres dont aucune gazette n'avait vanté le titre, d'œuvres où l'artiste cependant avait mis tout ce qu'il avait en lui d'expression caractéristique et même de génie.

Et c'est vraiment un régal que ce petit musée de perles, créé par un homme qui a montré des idées très arrêtées en ses goûts, et un penchant à demander à l'art de véritables qualités d'intimité. On le verra ; pour les tableaux qui composent cette collection, la majesté et l'ampleur d'une galerie de musée seraient déplacées ; ce qu'il leur faut, c'est le petit salon aux tapis moëlleux, c'est le home *confortable, où le regard sans fatigue va du foyer qui pétille aux murs tout irradiants du soleil de l'art.*

Je n'oserai pas affirmer cependant que M. Rousseau a fait profession d'éclectisme : il avait choisi parmi les maîtres ceux dont le talent — ou le génie — s'accordait le mieux avec

ses propres aspirations ; et, s'il se rencontre un certain nombre de noms dans sa collection, il en est cependant quatre ou cinq qui reviennent assez fréquemment pour que nous en puissions conclure que ceux-là étaient le plus près de son cœur : Théodore Rousseau, Corot, Diaz, Jules Dupré, quatre figures grandes entre toutes, dans la phalange des naturalistes de l'école française de 1830, et Eug. Boudin, un disparu d'hier, un sincère et un brave, et l'un de ceux qui, de notre temps, eut la vision la plus délicate.

Pour ceux-là, à mesure que l'ordre alphabétique amènera leur nom dans le catalogue, on trouvera des notules critiques établissant avec précision les caractéristiques de chacun, surtout en ce qui concerne leurs œuvres réunies par M. Rousseau. Mais, au moment où cette rare collection va être dispersée, il nous a semblé qu'en un regard d'ensemble, il convenait d'en apprécier la portée, quand ce ne serait que pour féliciter l'homme de haut goût qui, pendant quarante ans, se réjouit de leur vue, et sut deviner souvent dans des tendances combattues par ses contemporains, ce qui serait plus tard la raison la plus solide d'une gloire à jamais consacrée.

L. ROGER-MILÈS.



TABLEAUX

EUG. BOUDIN

Ce n'est pas par l'effet d'un hasard que les œuvres de Boudin se trouvent si nombreuses dans cette collection. L'homme de goût qui l'a formée a compris l'affinité qu'il y avait entre l'école de 1830 et la manière de ce naturiste sincère, dont il avait pu apprécier le talent très personnel, et la haute probité d'art de ce *marin*, à qui il était permis de parler de sa longue carrière sans amertume, en homme qui ne regrette rien, qui a la conscience pure de toute défaillance, en vaillant qui ne devait qu'à lui, à son effort, l'estime où le tenaient et le tiennent plus que jamais les seules gens capables de l'apprécier et de l'aimer ; en travailleur qui n'a jamais rien demandé et à qui, — selon la loi de l'ombre dont les médiocres aiment à envelopper le vrai mérite — l'on n'a jamais rien donné.

Chaque morceau qu'il a signé marque un aspect dans le temps ; rien n'y est laissé au hasard ; on devine que tous ses effets ont été vus, et on constate qu'ils ont été notés et interprétés avec une incroyable virtuosité de pinceau ou de crayon ; je n'en veux citer pour exemple que les toiles qui sont inscrites dans ce catalogue.

Les vrais amateurs trouveront une égale joie d'art élevé à admirer ses tableaux achevés, et ses dessins et études, qu'il s'agisse de feuillets aux notations sommaires, où il donne cependant, lui le peintre des grands horizons, toute une synthèse de ce qu'est cette chose étroite et folle, la

mode, ou qu'il s'agisse de bateaux de toutes formes, indiqués en leurs lignes essentielles.

Parfois l'examen passé outre-tombe est sujet à déception pour ceux qui aimaient l'artiste sans avoir suffisamment contrôlé leur sensation de son œuvre à l'étalon d'une esthétique rationnelle. Eugène Boudin n'a pas à redouter l'amertume de ces surprises sentimentales ; il apparaît dans son œuvre avec un talent robuste, une étude continue et sans cesse en progrès, une conception personnelle et juste de ce que doit être la transposition des aspects de nature, par une traduction à l'aide de couleurs et de lignes ; il procède avec une étonnante sûreté de touche, que sa belle conscience de travailleur lui avait acquise.



EUG. BOUDIN

1 — *Le Cange, à Étaples, marée basse.*

A droite, la berge, surélevée, où des barques sont à quai ; au bord de la berge, des pêcheuses à la besogne.

Plus à droite et au fond, les maisons d'Étaples.

A gauche, de l'autre côté de la rivière, les marais au sol découvert, où quelques barques sont échouées ; puis une bande de canards ; puis, plus loin, du même côté, la colline, dominée par les constructions blanches du sémaphore et du phare.

Signé à droite, en bas, dans le terrain : *Eug. Boudin, 1883.*

Toile. Haut., 36 cent. ; larg., 58 cent.

EUG. BOUDIN

2 — *Pâturage.*

Dans un pré vert, que baigne la rivière, les vaches et les bœufs sont en train de paître et de ruminer : les uns s'approchent de l'eau, pour humer la fraîcheur qui monte en vapeur légère ; d'autres sont couchés et sont vus de dos ; d'autres, enfin, s'éloignent d'une barrière, contre laquelle s'appuie un paysan.

Signé à droite, en bas : *1880.*

Toile. Haut., 36 cent., larg., 46 cent.

EUG. BOUDIN

3 — *Le Canal abandonné de Mardick (Environs de Dunkerque).*

Au milieu, quelques mares, à la surface desquelles nagent des feuilles de nénuphar.

A droite, sur une pente douce, des linges étendus à sécher, et, blotties dans la verdure, des maisonnettes à toiture de tuiles rouges.

A gauche et au fond, tout un village, aux maisons coiffées de tuiles de même couleur et semées parmi les buissons.

Le ciel, ennuagé de gris, menace de pluie.

Signé à gauche, en bas : *E. Boudin, 89.*

Toile. Haut., 46 cent. 1/2; larg., 65 cent. 1/2.

EUG. BOUDIN

4 — *Pâturage au bord de la Touques.*

A droite, sur la berge, les bœufs paissent et ruminent debout ou couchés.

Vers la gauche et au milieu, quelques-uns ont descendu la berge en pente douce, et, les pieds dans l'eau, prennent le frais.

Signé à droite, en bas, dans la verdure : *E. Boudin.*

Toile. Haut., 32 cent.; larg., 46 cent. 1/2.



1 — EUG. BOUDIN. *Le Cange à Étaples, marée basse.*

EUG. BOUDIN

5 — *Le Passage du gué.*

Le troupeau de bœufs s'est engagé dans le gué ; les bêtes ont de l'eau jusqu'aux genoux, et les voici qui s'avancent vers la gauche, sous un ciel clair, où cependant s'amoncellent des nuées d'orage.

Signé à droite, en bas : *E. Boudin.*

Toile. Haut., 32 cent.; larg., 46 cent. 1/2.

EUG. BOUDIN

6 — *Les Vaneuses de Quimper.*

Toutes deux agenouillées sur un drap et vues de profil, elles passent les grains au tamis.

Au fond, la porte entr'ouverte de la ferme.

Signé à gauche, en bas : *E. Boudin.*

Panneau. Haut., 24 cent.; larg., 32 cent.

EUG. BOUDIN

7 — *Bassin au Havre.*

Le bassin où un transatlantique domine les bateaux et chalands amarrés dans le voisinage.

Au fond, à droite, les maisons en bordure du quai ; à gauche, d'autres mâtures lointaines, et des réservoirs.

Signé à gauche, en bas : *E. Boudin, 89.*

A droite, en bas : *Le Havre.*

Panneau. Haut., 32 cent. 1/2 ; larg., 41 cent.

EUG. BOUDIN

8 — *Le Bassin du port, à Honfleur.*

A droite et à gauche, les bâtiments aux mâtures dressées. Dans le bassin, à l'eau frissonnante, une barque traverse, montée par trois personnages.

A gauche, on aperçoit les toits des maisons.

Signé à droite, en bas : *Eug. Boudin, 1881*

Panneau. Haut., 37 cent.; larg., 46 cent.

EUG. BOUDIN

9 — *La Jetée de Deauville.*

Sous le ciel bleu, les baigneurs en toilette de couleurs vives, font leur promenade sur la jetée, et regardent les bateaux dont les mâts portent des flammes de couleur et de grandes voiles où souffle le vent. Les chiens sont plus distraits....

Signé à gauche, en bas : *Eug. Boudin, 69.*

Panneau. Haut., 23 cent. 1/2 ; larg., 32 cent.

EUG. BOUDIN

10 — *Marée basse, à Trouville.*

La mer s'est retirée, et sur le sol, marqué de place en place par les flaques d'eau qui demeurent, les bateaux de pêche sont sur le flanc, les voiles pendantes, les pavillons de couleurs fouettés par le vent.

Signé à gauche, en bas : *E. Boudin.*

Panneau. Haut., 21 cent. 1/2 ; larg., 27 cent.

EUG. BOUDIN

11 — *Le Rivage de Deauville.*

Sur la plage, que la mer laisse découverte pour l'instant, un pêcheur passe, portant sur l'épaule ses instruments de pêche.

Le ciel bleu est masqué de nuées blanches, ourlées de nuées grises.

A l'horizon, quelques silhouettes de bateaux.

Signé à gauche, en bas : *E. Boudin.*

Panneau. Haut., 24 cent.; larg., 19 cent

EUG. BOUDIN

12 — *La Touques, le matin.*

Sur le bord de la rivière, à droite, cinq ménagères sont agenouillées et lavent leur linge. Derrière elles, de grands baquets reçoivent les pièces mouillées.

Au fond, la berge, avec des bateaux en chantier, forme une ligne boisée.

Au ciel, l'azur est voilé par le flocormement des nuages.

Signé à droite, en bas : *E. Boudin.*

Panneau. Haut., 24 cent.; larg., 19 cent.

BONVIN

13 — *Pêcheuses.*

Elles se sont rencontrées en revenant du port, dont on aperçoit au fond les bateaux amarrés et l'eau bleue.

L'une est vue de profil à droite : jupe et caraco noirs, tablier blanc, poche bleue, fichu rouge ; elle porte sur le dos une hotte, et à la main, appuyé contre le flanc gauche, un panier. L'autre est vue de profil à gauche, jupe brune, fichu bleu foncé, tablier bleu clair, poche bariolée, à tons bleus dominants. Elle tient la main gauche à la hanche, la paume en dehors, et de la droite cale un panier contre sa cuisse droite.

Toutes deux sont coiffées d'un bonnet blanc.

Le ciel est chargé d'orage.

Signé à gauche, en bas : *F. Bonvin.*

Toile. Haut., 32 cent.; larg., 24 cent.

CAMILLE COROT

Les œuvres de Corot qui sont ici réunies sont d'une qualité exceptionnelle; il semble bien que toute l'ampleur de son génie trouve son expression dans ces petits tableaux d'une si complète émotion et d'un art si pénétrant. C'est son âme qu'il y raconte tout entière, son âme qui si haut s'élève hors de la pensée qui lui fut contemporaine : je m'explique. Il y a des sujets sur lesquels il revient souvent, en des variations toujours exquises et toujours nouvelles : ce sont les pêcheurs et surtout les passeurs. Dans un grand nombre de ses toiles, le voici ce bonhomme, debout, en cotte sombre et chemise blanche, guidant d'un bras nerveux la barque qui fend le miroir de l'étang ou de la rivière.

Autour de lui, dans la splendeur des frondaisons aux nids querelleurs, sous le ciel qui plane en des profondeurs diaprées, les heures et les saisons chantent leur antienne; et lui, calme, inconscient de la féerie sans cesse renouvelée qui semble se jouer pour lui, pour sa solitude, mais heureux cependant d'un bonheur inexprimé autant qu'inexprimable lui, le passeur, est là, superbe de naïveté, exprimant la vie dans ce qu'elle a de plus auguste : le devoir simple, simplement accompli.

Ses passeurs et ses pêcheurs se meuvent aux heures où le jour se lève, aux heures encore où le soleil disparaît derrière l'horizon. Mais là, point de tristesse : juste ce qu'il faut de mélancolie pour apaiser le sourire des lumières éclatantes ou préparer l'âme aux recueillements attendris :

et nulle part on ne découvre l'ennui, parce que nulle part il ne veut montrer autre chose que le bonheur de vivre et non l'orgueil de vivre ! Et c'est pourquoi aujourd'hui ses passeurs et ses pêcheurs, même ceux qui datent de cinquante ans, semblent faits d'hier. Je regardais, l'autre matin, ceux qui se trouvent réunis dans la collection de M. Rousseau, et je me sentais ému d'une admiration grandissante devant ce poème sublime de l'humilité humaine, qui est là, en une énorme variété, l'expression d'une éternité vraie, parce qu'elle a son écho dans l'éternité du génie.



COROT

14 — *Le Chemin du village.*

Au milieu du pré aux herbes folles, et qu'émaillent quelques buissons fleuris, le sentier va du milieu vers le fond, à gauche ; il conduit au village construit au revers d'un pli de terrain, et dont on aperçoit le clocher au toit d'ardoises, pointant dans le ciel bleu.

A droite, au premier plan et au devant de la lisière d'un bois, une vieille femme accroupie fait sa cueillette de mousses. Plus loin, du même côté et au bord du chemin, deux paysannes causent, debout ; l'une est vue de face, coiffée d'un bonnet blanc, l'autre de dos, avec une coiffe rouge, et un caraco marron.

Derrière elles, dans l'écartement des branches, deux maisonnettes mitoyennes, aux toitures de tuiles brunes, apparaissent, et le soleil qui tombe sur le mur y laisse un bel éclat de lumière. Tout au fond, la ceinture des collines apparaît grisée sous l'ambiance chaude d'un ciel d'été.

Signé à gauche, en bas : *Corot.*

Toile. Haut., 30 cent.; larg., 44 cent.

COROT

15 — *Le Pêcheur.*

A gauche, la berge plantée de grands arbres, dont les frondaisons, légèrement agitées par le vent, s'écartent, pour laisser voir, au fond, le ciel doré par la féerie du soleil couchant.

A droite, au premier plan, le pêcheur dans sa longue barque qui circule au milieu des roseaux émergeant hors de l'eau : il est vêtu d'une chemise blanche et coiffé d'un bonnet rouge.

Au fond, du même côté, l'étang fuit à perte de vue, et dans son miroir frissonnant fait jouer de chauds reflets, sur lesquels se forme et se déforme le caprice des nuées grises.

Signé à gauche, en bas : *Corot.*

Carton. Haut., 23 cent. 1/2 ; larg., 39 cent.



14 — COROT. *Le Chemin du village.*



15 — COROT. *Le Pécheur.*

COROT

16 — *Le Chemin montant.*

La route serpente à mi-côte, ayant à droite un déval aux herbes parfois foulées, et aux arbres jeunes. A gauche, une montée douce, où un bois met de l'ombre ; à gauche, dans la montée, une femme est vue debout, de face, avec une coiffe blanche et un fichu rouge. Au bord de la route, une fillette est assise, en coiffe rouge et fichu bleu. Au tournant, une vieille masure en ruines. Au fond, s'étageant sur la pente, les maisons d'un village aux toitures de tuiles et d'ardoises.

Le ciel, où s'envolent quelques nuages blancs, est tout éclairé de soleil blond et chaud.

Signé à droite, en bas.

Toile. Haut., 25 cent. 1/2 ; larg., 35 cent.

COROT

17 — *Le vieil Etang, à Ville-d'Avray (Effet du matin).*

L'heure crépusculaire où, dans le silence des choses, les grenouilles entonnent leur cantique du matin.

Le bois se recueille au bord de l'étang, où ses reflets se mêlent au reflet des chaudes clartés naissantes qui dorent le ciel.

A droite, parmi les roseaux, près du bord, sous l'ombre d'un massif d'arbres aux branches largement éployées, un pêcheur, en chemise blanche et bonnet rouge, est en train de démarrer sa barque.

A gauche. autour des roseaux dont les lances émergent de l'eau, il passe des frissons de lumière, doux comme des baisers, mystérieux comme une prière.

La lune disparaît à l'horizon.

Signé à droite, en bas : *Corot.*

Toile. Haut., 24 cent. 1/2 ; larg., 36 cent.



16 — COROT. *Le Chemin montant.*



17 — COROT. *Le vieil Étang, à Ville-d'Avray (Effet du matin).*

COROT

18 — *La Mare.*

A gauche, la plaine, de l'autre côté d'un talus sur lequel un arbre a poussé ; à droite, un bois aux frondaisons légères, et plus loin, au fond, une pente dont le flanc a été ouvert par le pic du carrier.

A gauche et au milieu, une petite mare au bord de laquelle une femme debout, en jupe beige, caraco noir et bonnet blanc, veille sur une fillette blonde assise dans l'herbe.

Dans le ciel au fond d'azur, il y a toute une envolée de nuages blancs diaphanes.

Signé à droite, en bas : *Corot.*

Toile. Haut., 29 cent.; larg., 35 cen .

COROT

19 — *Les Chaumières.*

Sur la grande route, elles s'en vont toutes trois, la mère et les deux filles, vers la ville, laissant derrière elles, à gauche, les chaumières construites dans le repli de la colline, et à droite, le bois dont les grands arbres sont plantés en amphithéâtre sur la pente qui dévale.

A gauche, au premier plan, une montée aux herbages printaniers, dont le tapis verdoyant est interrompu de place en place par une brèche, laissant apercevoir le terrain argileux.

Le ciel clair est largement paré de nuages blancs, derrière lesquels on devine l'écran infini de l'azur.

Signé à droite, en bas : *Corot.*

Toile. Haut., 27 cent.; larg., 34 cent. 1/2.



18 — COROT. *La Mare.*



10 — COROT. *Les Chaumières.*

COROT

20 — *Coucher de soleil sur l'étang.*

A gauche, un massif d'arbres dont la silhouette se dessine sur le ciel doré par la magique splendeur du soleil couchant.

A droite, un passeur conduit sa barque et va chercher une femme debout, dont le fichu rouge est comme un coquelicot fiché dans les genêts.

Signé à gauche, en bas : *Corot.*

Carton. Haut., 14 cent. 1/2 ; larg., 19 cent.

DAUBIGNY

21 — *Soleil couchant sur la rivière.*

A droite, la rivière ; à gauche et au fond, la berge en pente douce et verdoyante.

Dans le ciel, parfois d'azur profond, le soleil laisse traîner ses dernières clameurs ; voici que de la gauche accourt le voile épais de la nuit.

Des reflets frissonnent à la surface de l'eau, et tout, dans ce site, que l'ombre ambiante fait plus désolé, tout est tragique d'aspect et de sensation.

Signé à gauche, en bas : *Daubigny.*

Panneau. Haut., 35 cent.; larg., 57 cent.



21 — DAUBIGNY. *Soleil couchant sur la rivière.*

N. DIAZ DE LA PEÑA

Bien qu'il ne soit représenté que par trois œuvres dans cette collection, mais deux œuvres dont l'une surtout porte ses qualités de verve et de primesaut, Diaz est une figure trop intéressante dans la pléiade de l'École française de 1830, pour qu'un paragraphe, si court soit-il, ne lui soit pas consacré. Il lui a manqué trop peu de chose pour y être classé au premier rang ; mais il est néanmoins une personnalité considérable dans l'art.

Il eut, avec ses contemporains, la communauté de la lutte et des difficultés. Tout le temps qu'il ne dépensait pas, aux heures de début, à son travail professionnel — il était apprenti dans une fabrique de porcelaine, — il l'employait à peindre, et, dès 1831, il paraissait au Salon.

Il s'était, lui aussi, placé en face de la nature ; mais il n'y voulait pas voir des paysans frustes comme Millet, ni des nymphes à l'ingénuité poétique comme Corot. Il ne cherchait pas non plus le labeur difficile comme Rousseau. Né dans le Midi, le Midi spécial de Bordeaux, qui n'est pas celui de Marseille, avec du sang espagnol dans les veines, il avait la fougue et l'imagination et il fut surtout un merveilleux improvisateur.

Nul plus que lui n'a voulu, sans peiner, traduire les sensations très vives qu'il éprouvait, et son rêve est essentiellement souriant; mais il le veut rapide, lestement enlevé, brillant et jeune, plein d'éclat et de fantaisie.

La fantaisie, voilà quelle a été la grande préoccupation,

la grande soif de son tempérament d'artiste. Il avait bien vu et bien compris la splendeur de la forêt, à Barbizon; mais à côté des arbres vêtus de plus belles frondaisons, il voyait, comme si l'écrin lui eût paru nécessairement devoir être habité par de rares joailleries, des formes païennes caressées d'un pinceau opulent, ou des figures parées de riches costumes. Quand, au contraire, c'est la forêt seule qui le prend, quand c'est le pittoresque qui l'emporte au point de ne plus laisser au rêve le temps de peupler le site, il relègue en un coin, très loin, comme un modeste coquelicot jeté parmi les herbes, la paysanne à la coiffe d'un rouge éclatant.



DIAZ DE LA PEÑA

22 — *Mare en forêt.*

Comme une coupe où le ciel ensoleillé mettrait des nacres irisées, la mare s'est creusée dans la forêt et son étroit miroir a des profondeurs infinies.

Autour d'elle, ainsi que des gardes géants, les grands arbres élèvent leurs bras robustes d'ancêtres ; l'été est déjà avancé ; loin des nids, les petits d'avril ont pris leur vol, et les frondaisons rouillées doivent, à chaque souffle qui passe, laisser pleurer parmi les herbes du sol leurs larmes fauves.

Dans l'écartement des branches, le ciel, d'un bleu profond, apparaît derrière le tissu déchiré des nuages flottants.

Signé à gauche, en bas : *N. Diaz, 71.*

Panneau. Haut., 76 cent.; larg., 65 cent.



22 — DIAZ DE LA PENA. *Mare en forêt.*

DIAZ DE LA PEÑA

23 — *La Chasse au renard.*

Dans la vallée ; le renard est chassé de son gîte : il fuit vers la droite, suivi de près par la meute élancée des chiens.

Sur le sol, parmi les genêts, de grandes roches montrent leur matière granitique.

Signé à gauche, en bas.

Panneau. Haut., 17 cent.; larg., 28 cent.

DIAZ DE LA PEÑA

24 — *Clairière en forêt.*

La forêt, épaisse à gauche, laisse à droite un espace au sol planté de bruyères et de genêts.

Le ciel, en partie ennuagé de gris, s'éclaircit au fond, jusqu'à découvrir un pan d'azur : il en descend une clarté que reçoit, vers le milieu, un arbre dont le feuillage rouillé parle de fin d'été.

A droite, au premier plan, un arbre aux branches rares.

Panneau. Haut., 13 cent.; larg., 20 cent.

JULES DUPRÉ

Je crois qu'il serait difficile, s'il s'agissait d'établir sommairement la synthèse du génie de Jules Dupré, de réunir des œuvres plus caractéristiques que celles qui font partie de la collection Rousseau, et cela m'est une occasion de commenter la pensée du peintre et d'expliquer un peu l'homme qu'il fut.

Jules Dupré, lui aussi, a connu les longues années de lutte ; mais sa vocation était telle, que rien ne le rebuta. Parti de la fabrique de porcelaine où il était apprenti, il s'était placé en face de la nature et il a cherché.

Il a cherché toute sa vie : toute sa vie il a poursuivi, dans un labeur incessant, la conquête d'une interprétation du pittoresque qui répondît à son idéal, et l'on doit reconnaître que, s'il fut au début l'un des initiateurs de l'École française dite de 1830, il en est également l'un des maîtres les plus aimés, les plus justement aimés.

Ce qu'il a voulu, c'est montrer le drame dans la nature, le drame qui se joue au-dessus de nos têtes, dans le ciel, et prépare aux sites qu'il domine un effet spécial, digne de fixer son inspiration. Il est le grand poète, le grand symphoniste des tempêtes et des accalmies.

Corot, qui aimait à l'aller voir dans sa maison de l'Isle-Adam, disait avec justesse que Dupré était le Beethoven du paysage. On n'a jamais fait d'un mot plus approprié la synthèse du génie de Dupré.

En des œuvres, qui sont pour beaucoup des chefs-

d'œuvre, Dupré a écrit lui aussi sa symphonie pastorale. Il y a des ciels où les nuages semblent suspendus devant l'azur que l'heure changera autre part en une transparence rosée ; mais il y a aussi des ciels où gronde l'orage, de larges ciels où courent, en une chevauchée folle, les nuages sombres balayés par les vents hurleurs ; il y a des ciels qui paraîtraient opaques et ardoisés, si l'on ne sentait, dans l'amoncellement des vapeurs, des rousseurs d'éclairs, prêts à rutiler dans un grondement effroyable.

Alors, sur la nature, sur les arbres, sur les maisons, sur les bruyères, le soubresaut des choses a son retentissement. Tout est alarmé, tout participe de la colère atmosphérique ; tout exprime l'angoisse de l'inévitable secousse. Jules Dupré a marqué ces effets avec une extraordinaire vigueur et une pensée magnifique : il nous donne parfois le frisson ; et même, lorsqu'il ne fait pas, dans ses toiles, passer toutes les masses orchestrales de la nature pour la tempête bruyante et déchaînée, il ne peut s'empêcher d'imposer au spectacle qu'il a sous les yeux et qu'il interprète d'un pinceau essentiellement maître de lui, encore que préoccupé de s'affiner toujours dans des voies parfaites, il ne peut s'empêcher d'imposer à ce spectacle un caractère de mélancolie pleine d'attendrissement, qui est comme un reflet de son âme.



JULES DUPRÉ

25 — *L'Abreuvoir.*

L'été dans la campagne. A gauche, une ferme sous l'ombre de grands arbres aux frondaisons touffues ; au-devant de la ferme, des ménagères sont occupées à leurs besognes domestiques.

A droite, et vue en perspective, une autre ferme de grandes proportions, avec des greniers où les champs entassent des richesses ; au-devant s'avance un chariot attelé de deux bœufs roux, et un groupe de paysans le regarde passer.

Au premier plan, dans une mare où le ciel, mêlé d'azur et d'or, fait frissonner de chauds reflets, des bœufs, des chevaux et des vaches s'abreuvent, sous le regard d'un garçon d'écurie, en chemise blanche et pantalon de toile bleue. Sur le chemin qui longe, à droite, un chien court, aboie et se multiplie, poussant à l'eau un cheval noir que la baignade tentait lentement.

A gauche, sur l'herbe, quelques poules et canards.

Signé à droite, en bas et en biais dans le terrain : *Jules Dupré, 1836.*

Toile. Haut., 28 cent.; larg., 45 cent.

JULES DUPRÉ

26 — *Les Passeurs.*

L'heure du soir, où la clarté de la lune commence à envelopper les choses. A gauche, au fond, un bois au bord de l'eau : des branches de saule pleureur plongent même dans le miroir humide où elles se réfléchissent.

A droite, près du bord aux herbes vertes émaillées d'une touffe fleurie, deux hommes sont dans une barque : l'un d'eux, debout, appuyant sa gaule au sol, va, d'un mouvement puissant, faire démarrer l'embarcation.

Dans le ciel où, comme des géants, passent de grands nuages, la lune allume sa clarté à la fois mélancolique et tragique.

Signé à gauche, en bas : *J. D.*

Toile. Haut., 24 cent. 1/2 ; larg., 35 cent. 1/2.



25 — JULES DUPRÉ. *L'Abreuvoir.*



26 — JULES DUPRÉ. *Les Passeurs.*

JULES DUPRÉ

27 — *Vaches se désaltérant dans une mare.*

Au milieu de la plaine, la mare offre son miroir à la splendeur du ciel d'azur où planent de grands nuages blancs.

A droite, un bois dresse ses frondaisons, où déjà quelques rouilles se montrent : c'est la fin de l'été. Dans l'eau jusqu'aux genoux, des vaches prennent le frais et se désaltèrent ; assise sur un cheval, qui lui-même est dans l'eau et boit, une paysanne en jupe rouge, caraco noir et bonnet blanc, garde ses bêtes.

Au fond, jusqu'à l'orée d'un bois, la plaine s'étend, offrant son pâturage à d'autres ruminants.

Signé à gauche, en bas : *Jules Dupré.*

Toile. Haut., 18 cent.; larg., 24 cent. 1/2.



27 — JULES DUPRÉ. *Vaches se désaltérant dans une mare.*

JULES DUPRÉ

28 — *Le Ruisseau.*

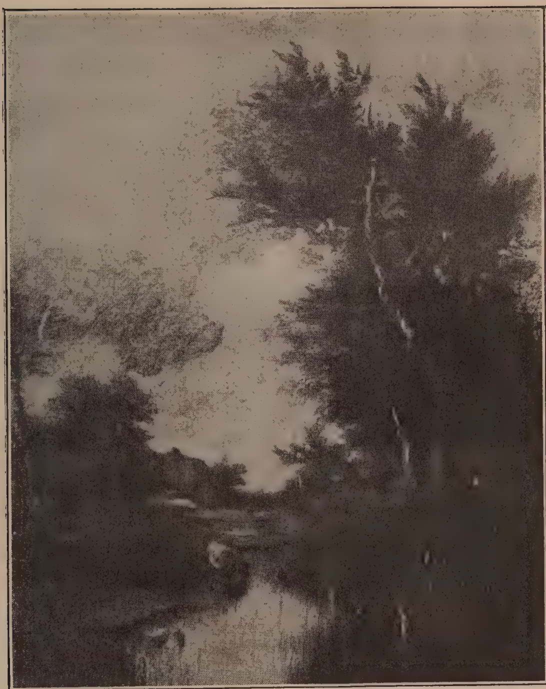
A droite, un massif d'arbres, dont les formes élancées jaillissent de l'épaisse futaie.

A gauche, un pré en pente douce, planté d'arbres également, et qui, à quelque distance, se dégage pour découvrir une ferme à la toiture de chaume. Devant la ferme, un chariot arrêté et attelé d'un cheval blanc.

Au milieu, un ruisseau serpente, ruban lumineux, où le ciel d'azur profond se réfléchit, avec sa belle clarté douce et ses nuages flottants. Au bord du ruisseau, une vache rousse se désaltère.

Signé à droite, en bas : *J. D.*

Toile. Haut., 46 cent.; larg., 38 cent.



28 — JULES DUPRÉ. *Le Ruisseau.*

JULES DUPRÉ

29 — *Les Granges.*

A l'orée du bois, deux granges, dont les toits de chaume élèvent, parmi les branches, leur haute pyramide.

Le ciel est sombre, avec des nuages brodés de quelques lointains reflets.

Signé à gauche, en bas : *Jules Dupré.*

Toile. Haut., 24 cent. 1/2 ; larg., 32 cent. 1/2.

JULES DUPRÉ

30 — *Les Toits de chaume, à Cayeux.*

Le soir, bientôt la nuit : au bord du champ, parmi les frondaisons, les maisonnettes sont nichées, coiffées de leurs toitures de chaume. Nul bruit ne semble y retentir ; c'est l'heure silencieuse, où du ciel assombri par le nuage qui voile les dernières clartés du jour mourant, il tombe de la mélancolie et du recueillement. Le soir.... bientôt la nuit....

Signé à droite, en bas : *J. D.*

Toile. Haut., 24 cent.; larg., 32 cent.

FANTIN-LATOUR

31 — *Les Roses.*

Dans un cornet de cristal vert, sur une table, un bouquet de roses s'épanouit : il y en a de roses, de jaunes, de blanches, dont le poème parfumé chante sur le vert antique des feuillages.

Sur la table, une rose grenat foncé est tombée.

Signé à droite, en haut : *Fantin, 89.*

Toile. Haut., 44 cent.; larg., 37 cent.

E. ISABEY

32 — *Coup de vent.*

Les sloops de pêcheurs, qui naviguaient de front, sont secoués par le vent qui s'est levé subitement, et voici les grandes voiles rouges et blanches, gonflées et balancées sur la vague aux crêtes blanches d'écume.

Signé à droite, en bas : *E. I.*

Panneau. Haut., 18 cent. 1/2 ; larg., 24 cent.

JONGKIND

33 — *Canal en Hollande, l'hiver.*

C'est l'hiver : le canal est pris ; la neige cache la surface glacée, et les gens s'en vont à leurs besognes, les mains dans les poches et les pieds armés de patins.

A gauche, les arbres se dressent, les branches dépouillées ; la maisonnette a sa toiture de tuiles rouges à demi ensevelie sous la neige. A droite, deux moulins élèvent leurs ailes engourdies, qui semblent sombres sur le ciel ennuagé où l'on devine encore l'azur, et qu'une bande d'oiseaux émigrants traverse de son vol.

Signé à gauche, en bas : *Jongkind, 1878.*

Toile. Haut., 25 cent.; larg., 32 cent. 1/2.

RAFFET

34 — *Hussard, pendant la campagne des Alpes.*

Le sol est glacé : sous la neige, le pied mal assuré ne sait ce qu'il va rencontrer ; le hussard, tenant de la main droite son cheval par la bride, et de la gauche son sabre et les courroies de sa sabretache, descend la montagne prudemment.

Derrière lui, dans l'ambiance transparente du brouillard, d'autres cavaliers et quelques silhouettes d'officiers généraux.

Signé à gauche, en bas : *Raffet.*

Toile. Haut., 24 cent., larg., 19 cent.

THÉODORE ROUSSEAU

On sait quelle place occupe Théodore Rousseau au premier rang de l'École française de 1830. Ceux qui ne le connaissent pas pourraient se faire une idée de son génie rien qu'en examinant la très remarquable série d'œuvres du maître, patiemment cherchées par M. Rousseau. Il nous a semblé que nul autre ne pouvait présenter ces œuvres de choix que celui qui les avait tant aimées, à l'heure même où Th. Rousseau y insérait tout ce qu'il y avait dans son âme de passion dramatique de la nature ; et nous nous faisons un plaisir de reproduire, avant les descriptions, une page, contemporaine du peintre, où Thoré, avec une foi sincère et un enthousiasme raisonné, célèbre le génie de Rousseau :

« Le génie de Rousseau, c'est l'effet. Les effets dans la nature, c'est comme les émotions dans l'homme : cela va depuis une impression douce et passagère jusqu'aux secousses violentes et aux passions furieuses, depuis un petit mouvement atmosphérique jusqu'à la tempête, depuis une pâle éclaircie dans un ciel orageux jusqu'aux éclats splendides des soleils couchants.

» Rousseau a su peindre tous les caprices et les accidents, tous les drames et toutes les excentricités de la nature : la pluie, le vent, la bourrasque, la rosée, le givre, la neige ; le matin, le soir, le plein midi ; le soleil qui va se lever et le soleil qui descend derrière l'horizon ; l'hiver et l'été, l'automne surtout, et même le printemps.....

» Rousseau, qui essayait tout, essaya donc des effets

printaniers, avec des haies fleuries, où les oiseaux pouvaient cacher leurs nids, avec de tendres pousses à la pointe des arbres, avec des herbes que le soleil n'a point encore roussies. Ce n'est pas si facile à peindre que des rochers fauves ou bronzins, ni que de vieilles carcasses d'arbres. Il y faut une délicatesse de ton et une légèreté de touche peu familière à la nouvelle école, vaillante surtout par ses empâtements, par l'énergie du coloris, par la profondeur des ombres contrastant avec les lumières. Il y faut un parti pris de clair et des demi-teintes insensibles, puisque le soleil ne marque pas encore en vigueur les silhouettes des objets. Il y faut surtout l'audace de la sincérité, pour oser exprimer ce qu'on voit, tel qu'on le voit..... »



TH. ROUSSEAU

35 — *Soleil couchant en forêt, l'hiver.*

C'est l'automne : les arbres aux cimes dépouillées élèvent vers le ciel leurs branches torturées ; à leurs pieds, la mare n'a plus à refleter les nids où s'ébattaient des ailes ; le sol est rude, avec, de place en place, du bois mort. Et voici qu'à travers le taillis des branches, au fond, le soleil couchant embrase l'atmosphère, et dans cette mélancolie, la lumière qui fuse de l'atmosphère accroche des gouttes de sang aux écorces dénudées.

Signé à gauche, en bas : *Th. Rousseau.*

Toile. Haut., 27 cent.; larg., 41 cent.

TH. ROUSSEAU

36 — *Clairière en forêt (Fontainebleau).*

Les arbres massés, dont le tronc est vêtu de mousse et le pied caché dans les bruyères et dans les herbes.

Au milieu, une clairière se fait, afin de laisser le ciel se mirer dans une étroite mare : et le soleil, qui pénètre sans gêne à travers les branches écartées, met des caresses sur les feuilles et sur l'écorce d'un chêne, dont l'épiderme a des reflets de vieille orfèvrerie.

Signé à gauche, en bas, en rouge : *Th. Rousseau.*

Panneau. Haut., 29 cent. 1/2 ; larg., 38 cent.



35 — TH. ROUSSEAU. *Soleil couchant en forêt, l'hiver.*



36 — TH. ROUSSEAU. *Clairière en forêt (Fontainebleau).*

TH. ROUSSEAU

37 — *Paysage d'Auvergne.*

Sur le sol, entre les roches, les genêts et les bruyères poussent follement. A droite, le tronc d'un arbre abattu, sur l'écorce duquel la lumière met des taches de vieil argent.

A gauche, sur un plan plus élevé, un bouquet d'arbres. Plus loin, du même côté, sur le plateau, deux figures de paysans marchant, l'un vêtu d'une blouse bleue, l'autre d'un caraco rouge et d'un bonnet blanc.

A droite, sur la hauteur, des maisonnettes coiffées de chaume. Dans le ciel, dont l'azur est caché, de grands nuages blancs et gris.

Signé à gauche, en bas : *Th. Rousseau.*

Toile. Haut., 35 cent. 1/2 ; larg., 46 cent.

TH. ROUSSEAU

38 — *Gorges d'Apremont, après la pluie.*

Une plaine dont le sol est légèrement vallonné. Aux premier plans, sur les bosses du terrain, les bruyères et les herbes poussent dru. Vers le milieu, deux massifs d'arbres, dont l'un, celui de gauche, se mire dans une mare, semblent, avec leur feuillage sombre, avoir poussé là, pour mieux faire chanter l'ambre d'un rayon de soleil sur des bruyères variées.

Au fond, la forêt et des collines portent la voûte du ciel, dont le ton doré se dégrade jusqu'au gris sombre des soirées d'orage.

Signé à gauche, en bas : *Th. Rousseau.*

Toile. Haut., 27 cent. 1/2 ; larg., 50 cent.



37 — TH. ROUSSEAU. *Paysage d'Auvergne.*



38 — TH. ROUSSEAU. *Gorges d'Apremont, après la pluie.*

TH. ROUSSEAU

39 — *Le Torrent.*

Au fond, la montagne dont les terres sont retenues par les rocs, qui bossèlent la surface et parfois sont vêtus de mousse.

A gauche, le torrent, dans le lit qu'il s'est creusé, coule rapide et transparent, se heurtant aux pierres que son flot n'a pas encore entraînées, et retombant en cascade.

Le vent, qui secoue les branches au-dessus du courant, a précipité dans l'eau des feuilles qui se perdent, affolées.....

Parfois, à l'angle mal joint des roches accumulées, des bruyères ont pris racine et fleurissent.

Signé à gauche, en bas, en rouge : *Th. Rousseau.*

Toile. Haut., 38 cent; larg., 46 cent.

TH. ROUSSEAU

40 — *Route de Paris à Versailles. Les Chevaux de Marly.*

Une large avenue, dont le point initial est marqué par les deux statues célèbres. Dans les premiers plans, l'avenue devient un route qui tourne à gauche, et où sont engagés une diligence attelée de chevaux blancs et des postillons conduisant au relai leurs paires de chevaux.

De chaque côté de la route et de l'avenue, des prés s'étendent entre des rangées d'arbres.

A droite, une construction, dont l'image n'est qu'amorcée dans la composition.

C'est la fin de l'été ; aux feuilles vertes déjà se mêlent les frondaisons roussies par le soleil.

Dans le ciel, qu'une belle lumière blonde envahit, des nuages gris esquissent des formes puissantes et harmonieuses en leur indécision flottante.

Signé à droite, en bas : *Th. R.*, dans le mur.

Toile. Haut., 26 cent. 1/2 ; larg., 45 cent. 1/2.

TH. ROUSSEAU

41 — *Pont de Moret.*

A droite, les vieilles constructions de pierre, au bord de la rivière et la porte surmontée de sa tour aux lignes féodales. Plus loin, dominant les toitures de tuiles brunes, l'abside de l'église toiturée de tuiles rouges ; à gauche, le pont de pierre, dont les trois arches s'ouvrent à l'eau courante, au miroir de laquelle frissonne l'image du ciel ensoleillé. A droite, près de la berge, une barque est amarrée.

Signé à gauche, en bas : *Th. R.*, sur le terrain, daté dans l'eau, *1844*.

Toile. Haut., 26 cent. 1/2 ; larg.. 33 cent 1/2.



41 — TH. ROUSSEAU. *Pont de Moret.*

TH. ROUSSEAU

42 — *La Montagne.*

A gauche, la montagne aux hautes arêtes escarpées, au sommet de laquelle, comme un nid d'aigle, se dresse l'abbaye aux allures de forteresse.

A droite, de l'autre côté de la vallée profonde, que le soleil caresse de clarté blonde, d'autres montagnes aux roches volcaniques, ou amplement parsemées de pâturages verdoyants et de bois.

Dans le ciel, les reflets dorés et chauds d'un soleil d'été à son déclin.

Signé à gauche, en bas : *Th. R.*, dans le terrain.

Toile. Haut., 26 cent.; larg., 35 cent.

TH. ROUSSEAU

43 — *Les Roches dans la clairière.*

Les roches, de leurs blocs qui parlent de cataclysmes antédiluviens, hérissent le sol, mais avec le temps leur épiderme s'est sensibilisé ; il a reçu du vent qui passe les poussières et les graminées, et des mousses sont nées de ces matières déposées.

C'est l'automne : les tiges frêles et les feuilles sont roussies ; de place en place; cependant, quelques touffes plus abritées contre les ardeurs de l'été ont gardé leur fraîcheur verte.

Signé à gauche, en bas : *Th. R.*

Panneau. Haut., 14 cent. 1/2 ; larg., 33 cent.

TH. ROUSSEAU

44 — *Le Pont de Saint-Cloud.*

Entre ses rives plantées d'arbres, la Seine coule et passe sous deux ponts, dont le premier a trois arches cintrées ; à droite, les maisons alignées. Près du pont, d'autres constructions, d'ancienne date, qui se mirent dans le courant.

Le ciel, d'un bleu tendre, s'appuie au loin à l'épaule des collines, qui se nimbent de clarté diaphane sous l'atmosphère limpide.

Signé à gauche, en bas : *Th. R.,* dans l'eau.

Panneau. Haut., 21 cent.; larg., 30 cent.

TH. ROUSSEAU

45 — *La Plaine.*

La plaine s'étend gazonnée, à perte de vue, avec quelques vallonnements peu sensibles, et quelques bouquets d'arbres, à droite principalement.

A gauche, le terrain se relève en un mamelon qu'un sentier escalade.

Au fond, des collines basses ferment l'horizon.

Au-devant du ciel, d'un bleu intense, le soleil met des broderies d'or à l'écume des nuages.

Signé à gauche, en bas : *Th. R.*

Toile. Haut., 16 cent. 1/2 ; larg., 20 cent. 1/2.

C. TROYON

46 — *Le Bois.*

A droite, une partie de plaine. Au milieu et jusqu'à la gauche, le bois aux grands arbres, dont l'été déjà jaunit les frondaisons : leurs troncs sont à demi cachés dans le fouillis des bruyères.

Le ciel est blond de soleil et quelques nuages blancs y volent sur l'océan infini de l'azur.

Signé à gauche, en bas : *C. Troyon.*

Panneau. Haut., 36 cent. 1/2; larg., 55 cent.

AQUARELLES

PASTELS — DESSINS

F. BONVIN

47 — *L'Étude.*

Le jeune écolier est assis sur un tabouret ; il est vu de dos ; il s'appuie contre le mur, et, sur ses genoux son carton à dessin, il s'applique à copier un modèle placé devant lui et fixé au mur par des punaises.

Signé à droite, vers le haut : *F. Bonvin, 56.*

Dessin au crayon sur papier maïs.

Haut., 29 cent.; larg., 20 cent.

F. BONVIN

48 — *La Religieuse.*

Debout, de trois quarts à gauche, elle tient de la main gauche son livre de prière, dont elle tourne les feuillets de la main droite.

Signé à gauche, en bas.

Dessin au crayon, rehaussé de blanc et de pastel, sur papier gris.

Haut., 28 cent.; larg., 21 cent.

EUG. BOUDIN

49 — *Sentier sous bois. Paysage, environs du Havre.*

Les arbres forment une voûte de feuillage au sentier que suit une paysanne.

Au fond, la campagne qui monte en pente douce ; à gauche, de hautes futaies.

Ciel clair où passent des nuages blancs.

Signé à droite, en bas : *Eug. Boudin.*

Dessin au crayon, rehaussé de pastel, sur papier Ingres, gris.

Haut., 39 cent.; larg., 53 cent.

EUG. DELACROIX

50 — *Cavalier arabe.*

Il est monté sur un cheval gris pommelé, vu de profil à droite, et portant sur la croupe une couverture rouge, brodée d'or. Lui, vêtu d'une tunique bleue au plastron ouvert, coiffé d'un turban rouge et blanc à aigrette, est armé de la lance. Il laisse la bride flotter sur le col de sa bête et se détourne pour regarder derrière lui.

Au fond, à droite, on aperçoit deux autres cavaliers lancés au galop et vus de profil à gauche.

Signé à droite, en bas : *Eug. Delacroix.*

Aquarelle. Haut., 16 cent.; larg., 21 cent. 1/2.

TH. ROUSSEAU

51 — *Le Four banal.*

A gauche, une ferme ; au milieu, un bouquet d'arbres, à l'abri desquels se trouve le « four banal ».

A droite, un chemin, puis la campagne.

Le ciel est d'un bleu profond, à peine troublé par quelques nuages blancs et gris.

Signé à gauche, en bas : *Th. Rousseau, 1845.*

Aquarelle. Haut., 15 cent.; larg., 24 cent.



51 — TH. ROUSSEAU. *Le Four banal.*

TH. ROUSSEAU

52 — *Sentier à travers la futaie.*

Au milieu, le chemin monte et tourne, ayant à droite quelques arbres, puis des meules ; à gauche, une futaie touffue. Au fond, un bouquet d'arbres indique un tournant et domine le site de ses frondaisons fournies.

Signé à gauche, en bas : *Th. R.*

Dessin à la plume, rehaussé de lavis d'encre de Chine et de bistre sur papier crème.

Haut., 18 cent. 1/2 , larg., 26 cent. 1/2.

RIBOT

53 — *Le Christ en croix.*

Il est attaché à la croix, le corps tirant sur les bras, la tête penchée sur la poitrine, le tronc affaissé sur les jambes. Il est vu de trois quarts à droite.

A droite, on aperçoit, également crucifié, un des deux larrons, la tête renversée, la bouche ouverte pour le cri suprême.

Signé à gauche, en bas : *Ribot.*

Dessin à la plume et au lavis d'encre de Chine, sur papier maïs.

Haut., 38 cent., larg., 22 cent.

C. TROYON

54 — *L'Abreuvoir.*

C'est le soir, par un beau clair de lune : sur la route bordée d'arbres, à droite, une paysanne s'en revient, tenant par la main son enfant. A sa gauche, dans une mare, deux bœufs, de l'eau jusqu'au jarret, se désaltèrent ou prennent le frais. Un chien, la tête levée, les regarde et semble veiller sur eux.

Plus loin, du même côté, et près d'une ferme, un paysan debout, dans une carriole attelée d'un cheval et arrêtée, cause avec une femme debout.

Signé à gauche, en bas.

Dessin au crayon, rehaussé de blanc.

Haut., 47 cent. 1/2 ; larg., 36 cent.



54 — C. TROYON. *L'Abreuvoir.*

C. TROYON

55 — *La Laveuse.*

Au bas d'un massif d'arbres, une mare s'offre au travail d'une paysanne accroupie, en train d'y laver son linge.

A droite, une autre paysanne, vue de dos, étend son linge humide sur une haie, pour le faire sécher.

Dessin au crayon, rehaussé de blanc, sur papier Ingres gris.

Haut., 56 cent. 1/2 ; larg., 46 cent. 1/2.





